

fait presque toujours une assez triste figure quand il ne lui est pas permis de parler de son amour.

En ce moment, Frédéric avait un immense avantage sur Paul : il connaissait son secret, et Paul ne connaissait pas le sien. Le jeune négociant attachait sur son rival un regard clair, froid, inquisiteur, mais exempt, il faut le dire, de sentiments vils et de basse jalousie.

— C'est tout simple, se disait-il ; ils sont voisins de campagne et se voient depuis l'enfance. Paul est joli garçon. Sa naissance, son rang, sa fortune sont à peu près conformes à ceux de mademoiselle du Breuil. Il a la grace qui séduit, la mobilité d'impression qui se rapproche du caractère des femmes, quelque chose d'ardent et de flottant qui leur plait, une propension à s'occuper d'amour, à s'endormir jour et nuit dans ce beau rêve. Comment n'ai-je rien déviné ? Mais ils semblaient se fuir, s'éviter, se détester. Brouillés d'un instant, peut-être querelles qui cimentent la tendresse ! M. du Breuil, je me le rappelle à présent, a paru fort étonné quand je l'ai prié de ne pas disposer de la main de sa fille sans m'en prévenir. Une alliance alors était déjà présumable, presque décidée. Lorsqu'elle l'a été irrévocablement il m'a averti. Il s'est comporté en honnête homme. Je n'ai à me plaindre ni de lui, ni de sa fille dont la politesse et l'amabilité n'ont jamais été assez prononcées pour me donner des espérances illusoires, ni de Paul qui ne sait même pas que je suis son rival.

H. AUDEVAL.

(A continuer.)

---